

Entretien avec Ziad Doueiri

Quelle est l'origine de l'histoire ? Y a-t-il des faits réels qui vous ont inspiré ?

L'origine est un incident très banal qui a eu lieu quand j'habitais à Beyrouth il y a quelques années et qui est semblable à l'histoire du film. J'étais en train d'arroser des plantes et il y a eu un échange d'insultes entre moi et un ouvrier et ça ne s'est pas développé plus que ça. Je suis rentré chez moi en pensant que ça serait bien si ce genre d'incident anodin se développait dans notre pays et devenait une affaire d'Etat. Mais bien sûr l'origine aussi n'est pas juste un incident comme ça. Il y a des trucs beaucoup plus profonds, que Joëlle et moi avons hérités : ce que nous avons vécu, ce que nous avons vu depuis notre enfance, les grandes querelles, les grandes tensions dans le pays, les injustices qu'on a constatées chacun de son côté, elle, de son côté chrétien et moi de mon côté musulman. Donc, tout ça, amalgamé, est ressorti.

On a l'impression que l'histoire sied davantage aux années 80 et 90 que maintenant. La haine palestino-chrétienne n'est plus aussi vive. Lorsque Toni répète à souhait que s'il était palestinien, il aurait été mieux traité, son argument est ce que beaucoup de Libanais et de Chrétiens particulièrement disent aujourd'hui en pensant aux Syriens.

Je ne suis pas sûr que la haine palestino-chrétienne ait complètement disparu. Il y a d'autres haines qui l'ont remplacée, la haine chiite-sunnite, la haine libano-libanaise, la haine générale. Il ne faut pas trop s'accrocher à l'histoire. C'est un film qui parle de choses un peu plus grandes. Evoquer le passé ça ne veut pas dire que c'est démoder, on continue à faire des films sur le Vietnam, sur la Deuxième guerre mondiale alors que c'est longtemps derrière nous. Mais les sujets continuent à être traités, il ne faut pas être trop scotché à l'histoire. Il faut regarder l'histoire avec un grand H. Ensuite je ne sais pas si c'est lié aux Syriens. Je n'ai pas réfléchi à cela. Je n'ai pas fait le lien.

Vous n'avez pas mis sur le même pied d'égalité Toni et Yasser. Le premier est un fanatique primaire, tandis que le second est plus âgé, plus mûr et surtout plus instruit.

Je n'ai pas mis Tony et Yasser au même niveau ... Exactement. *L'Insulte* est l'histoire de Tony, et non celle de Yasser. C'est lui et c'est lui qui change. Donc, si je fais les deux gentils, sympas, mûrs, et plus âgés, ça n'aurait pas été la même chose. Ils n'auraient pas évolué de la même manière. J'avais besoin de commencer avec Tony, un mec un peu plus violent comme on dit, même à la limite antipathique, pour qu'on découvre son humanisme dans l'histoire. Je ne pense pas qu'il est un fanatique primaire. Il est juste quelqu'un qui a beaucoup de colère. On comprend petit à petit, mais il n'est pas fanatique en fait. Il y a une distinction. Ce n'est pas un mec imbibé d'idéologies, il a une blessure, il faut faire attention à ce genre d'adjectif.

La confrontation des points de vue des Palestiniens et des Chrétiens est inégale. On entend les discours virulents de Bachir Gemayel mais non ceux des leaders palestiniens contre les Chrétiens.

De nouveau, c'est l'histoire de Tony, pas l'histoire des Palestiniens. On a abordé un peu la cause palestinienne, mais ça reste l'histoire de Tony. C'est lui qui écoute Bachir El Gemayel. L'autre n'écoute les discours de personne.

Les femmes sont de loin plus raisonnables et plus modérées que les hommes. Comment expliquez-vous cela ?

C'est simplement parce que je le pense. J'avais besoin que ces personnages de femmes servent de contrepoint à leurs hommes qui sont un peu têtus, pour montrer qu'il y a une ouverture d'esprit chez la femme. C'est plus idéologique : les femmes arabes doivent arriver au pouvoir. Je l'espère d'ailleurs et c'est pourquoi j'ai fait leur portrait d'une manière positive.

Vous écrivez vos scénarios avec votre compagne et complice, Joëlle Touma. Quelle a été sa contribution à l'écriture et aux autres paramètres du film ?

Ma relation avec Joëlle sur ce scénario était comme sur les précédents. *Lili dit ça* et *L'Attentat*, nous les avons écrits ensemble. On a écrit aussi un autre film qui n'est pas encore fait. Nous comprenons très bien notre passé, chacun de son côté. Moi je comprends les préjugés que j'avais contre les Chrétiens et elle, les préjugés contre les Palestiniens. Ce qu'on a fait pendant le processus d'écriture, c'est qu'on a inversé les rôles. Joëlle a écrit plutôt une partie des textes de l'avocate qui défend le Palestinien et moi j'ai écrit le texte de l'avocat qui défend le Chrétien. Ça nous a permis d'avoir une compréhension diamétrale et de comprendre les personnages d'une manière différente.

Il y a des coïncidences et des hasards faciles, comme lorsque la jeune femme qui défend Yasser s'avère être la fille de l'avocat qui plaide la cause de Toni.

Ce n'est pas un hasard facile. C'est voulu parce que le film est aussi la lutte entre les générations, que le père et la fille peuvent être issus de la même famille avec le même passé, mais ça ne veut pas dire qu'ils partagent les mêmes vues. On voulait aussi montrer que dans la famille de Wajdi Wehbé, l'avocat qui défend Toni, on accepte la dissidence même si ce n'est pas le cas au départ, parce qu'au départ, le père était fâché, que l'on peut avoir une famille des Forces Libanaises qui aujourd'hui reflète cette idée. La dissidence c'est quelque chose qu'on ne trouve pas beaucoup dans les autres partis politiques libanais, mais on le trouve surtout chez les Chrétiens des Forces Libanaises ou des Phalanges, parce qu'il y a eu une certaine remise en question.

Le comportement de Toni face au président de la République n'est pas crédible.

Pour moi, il est crédible.

Les séquences du procès sont réussies. Comment les avez-vous préparées ?

Nous les avons écrites et ma mère m'a servi de consultante juridique. Nous les avons écrites le plus possible et nous les avons répétées. Je venais de temps en temps avant qu'on commence le tournage, même quelques jours avant et on répétait avec les acteurs pour voir comment ça va se passer, de sorte que ça ne tombe pas dans la monotonie. On a également répété les scènes pour éviter de répéter les mêmes plans. Il y a neuf scènes de tribunal et il y a des scènes qu'on a tournées d'un point de vue, d'autres qui sont plus statiques, d'autres beaucoup plus fluides. C'est là où j'ai mis le plus d'effort parce que je savais que le corps du film, l'essence du film, c'est les scènes du procès.

La musique est inspirée et efficace. Comment avez-vous travaillé avec Éric Neveux ?

J'ai déjà travaillé avec Éric sur un autre film. (L'Attentat) J'avais entendu sa musique dans *Intimité*, le film de Patrice Chéreau et je l'ai trouvée extraordinaire parce qu'il utilise la musique électronique et acoustique en même temps. Il fait beaucoup d'électronique, ce que j'aime beaucoup chez lui. Je voulais utiliser un son moderne. Je ne voulais pas de musique orientale du tout. C'est un choix que j'ai fait depuis longtemps. Donc, on avait discuté, il m'a fait des propositions, on a écouté la musique d'autres films, comme celle de Ry Cooder dans *Paris Texas*, et on est allé dans cette direction-là. C'est une collaboration que j'aimerais continuer encore avec lui.

Avez-vous photographié vous-même des plans ?

Non, je n'ai quasiment jamais photographié mes plans. Je les compose très minutieusement mais je ne les photographie pas parce que je me concentre sur le jeu des acteurs.

Le film est de facture américaine. Il s'éloigne des pratiques courantes du cinéma libanais et du cinéma proche et moyen-oriental.

Oui, c'est mon école. J'ai fait toutes mes études et j'ai construit toute ma vie professionnelle aux Etats-Unis et au contact du cinéma américain et pas ailleurs. Donc, forcément, ça m'influence, dans la manière de tourner et surtout dans la manière d'écrire. Pour le film, j'ai écrit mes dialogues en anglais et Joëlle a écrit les siens en français et ensuite, je les ai traduits en arabe.

Le propos est audacieux et frontal. Il réveille les démons de la guerre, mais a le grand mérite de renseigner les nouvelles générations sur ses tenants et aboutissants.

C'est au spectateur et aux nouvelles générations de juger si ce film leur parle et s'ils vont tenir compte de ce qui s'est passé. Je pense que c'est possible mais ce n'était pas notre but. Nous n'avons pas, Joëlle et moi le but de réveiller les démons de la guerre. On savait qu'on avait une belle histoire, l'histoire de ce personnage surtout, de deux personnages qui se confrontent, un qui veut la justice, l'autre qui n'y croit pas. C'est ça l'idée. C'est ça le nuage qu'on suspend au-dessus de notre histoire. Il faut toujours se rappeler c'est quoi l'histoire.

Avez-vous des projets futurs qui œuvrent à faire évoluer la question des mémoires de la guerre ?

Pour le moment, j'ai quelques projets mais c'est encore un peu tôt d'en parler.

Entretien réalisé par Joseph Korkmaz, le 23 novembre 2017